

À la gloire de la mère [suite]

Autor(en): **Murith, Jean-Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **73 (1944)**

Heft 1

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1040725>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

A la gloire de la mère

(Suite.)

II.

La consolatrice

Celle qui veillait sur les berceaux, qui savait d'un mot, d'une caresse, calmer nos gros chagrins d'enfant, demeure encore pour toute sa vie le suprême refuge : *Maman !* ce cri instinctif de toute douleur, de l'enfant qui tombe au soldat blessé, trahit une absolue confiance, comme si la simple évocation de cette douce figure devait suffire à conjurer tous les périls.

Voyez combien ces deux passages de la *Maison* de Henry Bordeaux sont caractéristiques de la préférence du malade pour les soins donnés par sa mère, et de la confiance qu'il lui témoigne :

— *Est-ce que je vais mourir ? demandai-je à ma mère et à tante Dine qui se tenaient au bord de mon lit.*

— *Tais-toi, méchant ! murmura tante Dine qui aussitôt se moucha en sanglotant et poussant des soupirs que sans doute elle croyait étouffer.*

Ma mère, de sa voix douce et persuasive, me dit en me touchant le front, et ce contact me rafraîchit :

— *Ne t'inquiète pas : nous sommes là...*

Ma mère et tante Dine, m'évitant toute figure étrangère, me veillaient à tour de rôle, ma mère deux nuits sur trois, et je la préférais. Elle glissait dans la chambre comme une voile sur le lac, sans aucun bruit. Ses soins se confondaient avec ses caresses, tandis que tante Dine, la chère femme, au prix d'un effort considérable, me secouait et me tarabustait.

Maladies ou blessures ne sont pas les seules douleurs. Vagues mélancolies, inquiétudes de l'adolescence, ou cœurs saignant des deuils et des déceptions de la vie, la mère doit connaître des apaisements pour tout. Elle est là comme un refuge d'indulgence et de silencieuse compréhension.

Il faut lire ici une page délicate de cet attachant *Elève Gilles* d'André Lafon, auquel j'aurai à revenir, du reste, dans un prochain chapitre. Je ne puis m'empêcher de la citer en entier, car elle nous montre, outre cette puissance de consolation que crée la seule présence maternelle, son intérêt jamais lassé pour tout ce qui touche à son enfant :

Par sa présence, ma mère, toute soucieuse qu'elle fût, me donnait le bonheur. Dès le matin, je la rejoignais au jardin où elle s'installait à broder, en robe claire. Près d'elle, je goûtais l'oubli de toutes les

atteintes ; je trouvais le calme à son côté, la fraîcheur dans son ombre, et, quand ce qui peut menacer un enfant se fût rué dans l'enclos, je n'en aurais conçu aucun trouble en mon âme, dans l'assurance où j'étais que toutes les puissances mauvaises n'eussent pu dépasser le cercle tracé par son regard. Assis près d'elle, sur une chaise basse ou par terre, quelquefois, je contemplais son profil attentif, le geste dont elle piquait l'aiguille dans la toile tendue ; ses manches s'arrêtaient au coude par un volant que le bras levé faisait onduler. Si une feuille détachée des marronniers se posait en main ouverte sur son ouvrage, elle l'enlevait doucement, et son regard, détourné de la besogne, me souriait. Elle me demandait de lui lire quelque passage de mon livre de prix, où étaient des pages choisies des *Mille et une Nuits* ; elle s'intéressait avec moi au voyage d'Aladin à travers les salles mystérieuses et les jardins aux fruits de cristal ; au défilé des esclaves de la Lampe ou des serviteurs de l'Anneau ; à la surprise heureuse de la vieille mère devant les plats d'or servis au souhait de son fils. Je m'arrêtais pour commenter avec elle l'apparition des Génies, la capture étrange du pêcheur ou telle autre surprenante aventure de poissons parlants ou de Princes enchantés au fond de palais solitaires... Mes doigts se collaient à la couverture peinte, d'où je les retirais fardés du rouge qu'ils y avaient pris, et ma mère me recommandait de les éloigner de son ouvrage.

Le *Mystère Frontenac*, de François Mauriac, présente un caractère de mère qui corrige celui de *Genitrix*. Remarquez combien ces quelques lignes sont calmes et tendres. C'est l'adolescent mélancolique qui savoure la présence maternelle, et c'est à la fin chez la mère une magnifique profession d'amour pour ses enfants :

Il se serra contre sa mère et prit dans ses deux mains cette grande figure ravagée.

Tu es là — dit-il — tu es toujours là.

Elle le sentit frémir contre elle et lui demanda s'il avait froid. Elle le couvrit de son châle violet. Ils étaient enveloppés tous deux dans cette vieille laine.

— Maman, ce châle... tu l'avais déjà l'année de ma première communion, il a toujours la même odeur.

— Ta grand-mère l'avait rapporté de Salies.

Une dernière fois, peut-être, comme un petit garçon, Yves se blottit contre sa mère vivante qui pouvait disparaître d'une seconde à l'autre. La Hure continuerait de couler dans les siècles des siècles. Jusqu'à la fin du monde, le nuage de cette prairie monterait vers cette première étoile.

— Je voudrais savoir, mon petit Yves, toi qui connais tant de choses... au ciel, pense-t-on encore à ceux qu'on a laissés sur la terre ? Oh ! je le crois ! je le crois ! — répéta-t-elle avec force. — Je n'accueille

aucune pensée contre la Foi... mais comment imaginer un monde où vous ne seriez plus tout pour moi, mes chéris ?

Comme elle est belle cette évocation de la tendresse maternelle au séjour des bienheureux ! Mauriac reviendra dans son *Journal* à cette pensée où se complaît son amour filial. C'est maintenant au tour de René Bazin de nous tracer dans *La Barrière* un tableau saisissant de la pitié maternelle, quand Réginald Breynolds est chassé par son père, pour avoir « fait profession de papisme » :

La porte s'entr'ouvrit ; un petit cri angoissé passa par l'ouverture et lady Breynolds apparut, en toilette de soirée, un châle jeté sur ses épaules.

— *Ah ! c'est vous ? Que s'est-il passé ? Je suis morte de peur. Venez vite. Aucune violence, j'espère ?*

— *Evidemment. Rien que des mots, mais décisifs. Il faut que je m'éloigne.*

— *Ce que je redoutais ! Vous l'avez donc mérité ?*

— *Non, je l'ai décidé.*

— *Pauvre, pauvre enfant !*

Elle ouvrit ses bras, et tendre, effarée, tragédienne involontaire et superbe, elle embrassa ce grand enfant, et elle le fit asseoir près d'elle, et puis elle l'écouta. Elle tâchait de faire taire ses propres indignations, les reproches que sa conscience et ses habitudes lui suggéraient, car elle était aussi attachée que son mari à l'Eglise établie, pour n'écouter que sa pitié maternelle. Près d'elle, Réginald pouvait être triste. Il ne pleurerait pas. Mais tandis que devant son père, qui luttait, il était demeuré respectueux et froid, ici, sans témoin, près de partir, il ne cachait pas sa peine profonde. Jeunesse qui inspirait la compassion la plus véritable, enfant qui se sentait regretté, âme cependant qui ne trouvait d'écho que pour son chagrin... Il abandonnait une de ses mains entre les mains de sa mère, et la mère était fière, secrètement, de voir ce bel homme, ce beau fils, plus grand qu'elle d'une tête, et qui avait besoin de confiance et d'appui, ce soir, comme autrefois.

Et puisque nous parlons de *La Barrière*, qu'il me soit permis de citer une autre page de cet ouvrage, une belle page d'amour maternel :

Ma mère... n'a pas le même caractère (que le père). Je l'ai fait souffrir, cela est sûr, mais devant mon père, elle prend ma défense. Elle vit en souriant au monde, avec le drame de ma vie au fond du cœur... Elle souffre, elle ne me comprendrait pas ; elle me pardonnerait plutôt. Je lui ai échappé bien jeune, à treize ans, quand il a été décidé que j'irais à Eton. J'étais depuis longtemps résolu à être soldat... Mon père approuvait. Ma mère essayait d'être aussi fière que lui ; elle l'était avec beaucoup de peine... Vous voyez donc que j'ai eu la mère la plus

droite, la plus affectueuse... j'ai deux cents lettres d'elle... J'ai été la plus tendrement suivie de ses relations, son orgueil, plus d'une fois sa joie.

Consolatrice, la voici encore dans cette page délicieuse, tirée du *Notaire du Havre*, de Duhamel. Un des enfants, Ferdinand, vient, malgré tous ses efforts, de manquer son certificat d'études :

Ferdinand ne peut plus se retenir de pleurer. Nous sommes tous abattus. Quelle humiliation ! Quelle amertume ! Eh bien, non ! Maman n'est pas humiliée, et non plus amère. Elle a tout à coup pris dans ses bras le triste enfant vaincu qui pleurait seul sur sa chaise, qui pleurait de ses gros yeux myopes. Elle l'a saisi dans ses bras comme s'il était encore un très petit bébé. Elle le berce et le console. Elle énumère et célèbre les très réelles vertus de l'enfant malheureux.

La voici déchaînée pour jusqu'à la fin des jours, cette passion maternelle, cette passion de justice injuste. Il ne sera pas dit, ô mère, qu'un des enfants de ta chair sera plus malheureux que les autres. On prétend qu'il est mal doué ? Raison de plus, alors, pour le chérir, pour le choyer, pour chanter sa louange, pour le défendre contre tout et contre tous. D'ailleurs il n'est pas mal doué, pas moins intelligent que les autres : il est seulement moins heureux dans ses entreprises, moins favorisé du hasard. il faut bien qu'il ait, quelque part, ne serait-ce que dans un cœur, la place la plus chaude, la plus douillette, la plus haute...

Il y aurait bien d'autres pages à citer sur ce rôle de consolatrice. Je voudrais au moins mettre à la fin de ce chapitre un passage encore du *Mystère Frontenac*, qui se clôt sur une évocation où le regret de la mère disparue se mêle à un immense besoin de tendresse et de pitié :

Il voyait cet endroit où il avait rencontré sa mère. Elle avait jeté, sur sa robe d'apparat, le châle violet rapporté de Salies. Elle avait recouvert Yves de ce châle, parce qu'elle l'avait senti frémir.

— *Maman ! gémit-il, maman...*

Il sanglotait ; il était le premier des enfants Frontenac à appeler sa mère morte, comme si elle eût été vivante. Dix-huit mois plus tard, ce serait le tour de José, le ventre ouvert, au long d'une interminable nuit de septembre, entre deux tranchées.

(A suivre.)

JEAN-DENIS MURITH.

*La Rédaction du Bulletin pédagogique
vous offre ses souhaits bien chaleureux
pour la nouvelle année.*